

Les Sam'dix-treize de l'Auditoire

Février-Mars 2009

Alain Houziaux

LA GOURMANDISE, LA NOURRITURE ET LE SACRE

'Gourmand' (qui viendrait de *gourm*, gorge) n'a pas la même origine que 'gourmet' (à l'origine, 'valet chargé de conduire les vins'). 'Gourmand' a longtemps signifié 'qui mange avec voracité, de manière excessive¹', ce qui explique que la gourmandise a été considérée comme un péché. Ce n'est que depuis le XVII^e siècle que le mot 'gourmand' signifie 'qui aime la bonne cuisine et est exigeant en matière de nourriture' (*Le Robert*). *Le Littré* a une définition plus générale : 'le gourmand est celui qui aime manger'.

La gourmandise est considérée comme un péché 'capital' (c'est-à-dire 'de tête', 'ayant une descendance') parce qu'elle entraîne d'autres péchés, tels que l'avarice, l'égoïsme etc. Gide écrit ² : « C'est dans la gourmandise que l'égoïsme se manifeste le plus honteusement ».

Dans les pages qui suivent, nous commencerons par tenter de comprendre le pourquoi de la condamnation de la gourmandise (dans son sens premier de 'manger avec voracité, de manière excessive' et aussi dans son sens actuel) . Nous serons ainsi conduits à nous demander pourquoi de nombreuses religions recommandent le jeûne et prescrivent des interdits en matière d'alimentation.

Ensuite, dans la deuxième partie de notre propos, nous ferons quelques remarques sur la gourmandise au sens actuel du terme.

Le récit de la désobéissance d'Adam et Ève et autres références bibliques

¹ Ainsi Rousseau, dans *Les Confessions*, écrit : « j'aime à manger sans être avide ; je suis sensuel et non gourmand ».

² Gide, *Journal*, 25 janvier 1929

Nous commencerons par citer quelques références bibliques à propos de la gourmandise, dans son sens premier comme dans son sens actuel.

On sait qu'on peut lire de multiples manières le récit de la désobéissance d'Adam et Ève. Si l'on veut mettre absolument le nom d'un péché capital sur l'attitude d'Adam et Ève, il faut sans doute penser au premier chef au péché d'orgueil : Adam et Ève ont voulu être comme des dieux ; bien plus, ils ont voulu s'émanciper de Dieu et prendre leur propre autonomie. Mais si on fait une lecture 'au premier degré' du récit de la désobéissance d'Adam et Ève, on peut considérer que ce qui motive cette désobéissance, c'est bien plutôt la gourmandise. En effet, il est dit (Gen. 3,6) que le fruit de l'arbre qui suscite la concupiscence d'Adam et Ève apparaissait « bon à manger et agréable à la vue ». Ainsi la gourmandise aurait été la toute première des tentations.

De même la première tentation proposée à Jésus par Satan fut celle de changer les pierres en pain pour qu'il puisse se nourrir et mettre fin au jeûne de quarante jours qu'il s'était imposé.

D'autres récits bibliques permettent de comprendre pourquoi la gourmandise, au sens premier du terme, a pu être condamnée. C'est par gourmandise que Noë (Gen. 9, 20-27) expérimenta pour la première fois les effets grisant du vin et dévoila sa nudité à ses fils, que Loth (Gen. 19,31) , en proie à l'ivresse, se laissa aller à des rapports incestueux avec ses filles, que Ésaü (Gen. 25,34) préféra un plat de lentilles aux privilèges et prérogatives que lui conférait son droit d'aînesse. C'est également par gourmandise que le peuple hébreu, en route vers la Terre Promise, souhaitait manger (Nomb. 14,2) une nourriture plus goûteuse que la manne que lui envoyait Dieu et regrettait de ce fait les nourritures de l'Égypte où il était esclave. C'est encore par gourmandise que le riche 'Épulon', dont le comportement est décrit par Jésus dans une de ses paraboles (Luc 16, 19-31), se goinfrait tout en laissant le pauvre Lazare mourir de faim à sa porte.

La gourmandise, la luxure et la paresse ont bien des points communs. La théologie scolastique les considère comme trois formes d'excès et de démesure. Ce sont aussi trois formes de volupté³. Ce sont des passions afférentes plus au corps qu'à l'âme, à

³ Les banquets d'antan étaient à la fois des lieux de gourmandise, de luxure et de paresse, ces trois activités se faisant couché.

la différence de l'orgueil, l'avarice, la colère et l'envie qui sont des passions de l'âme, même si elles ont des manifestations corporelles.

Même si la gourmandise, la luxure et la paresse sont fréquemment associées comme allant de pair, on considère pourtant, en général, la luxure comme plus 'grave' que la gourmandise et la paresse. Mais on peut remettre en cause cette hiérarchisation. Dans la vie monastique des premiers siècles, la gourmandise avait autant d'importance, et peut-être même plus, que la luxure. En effet, la gourmandise peut d'autant plus être considérée comme diabolique et difficile à vaincre que, à la différence de la luxure, elle est liée à la satisfaction d'un besoin naturel, le besoin de se nourrir, plus incontournable encore que le besoin sexuel. De fait, la gourmandise faisait fantasmer les anachorètes et les moines des premiers siècles de l'ère chrétienne plus encore que la sexualité. En effet, la gourmandise est le vice de ceux qui ne peuvent être luxurieux (les enfants, les vieillards et les moines).

Pourquoi la nourriture fait-elle l'objet de tabous ?

La gourmandise (dans son sens premier, mais aussi dans son sens actuel) met à jour une question fondamentale : comment l'homme accepte-t'il et comprend-il le fait qu'il ait à se nourrir ? Comment ressent-il qu'il doive pour cela attenter à la nature et tuer des animaux ? Comment se fait-il que dans la plupart des religions il y ait des tabous alimentaires ? Comment comprendre la fréquence des rituels de jeûne ? Quelle est la signification des phénomènes de boulimie et aussi d'anorexie ?

Une première remarque : le droit et même peut-être le devoir de manger sont indiqués dès les premiers chapitres de la Bible : « Vous mangerez des fruits de tous les arbres du jardin ». La toute première image qui est donnée de Dieu n'est pas celle d'un Dieu qui interdit, mais qui plutôt encourage l'homme à se nourrir et lui donne vocation de cultiver la terre et de dominer les espèces animales pour pouvoir se nourrir. Noë est autorisé à manger de la viande animale (Gen. 9,2).

Mais ce qui fait tout le problème, c'est que le fait de manger suscite un certain plaisir ! La gourmandise commence lorsque le plaisir de manger prime sur le besoin naturel de manger pour restaurer ses forces et satisfaire sa faim. Ainsi c'est le fait que manger procure du plaisir qui suscite la gourmandise et nous induit dans le péché. On

peut donc se demander pourquoi diable, ce plaisir de manger ? Pourquoi Dieu, ou la Nature, nous l'ont t'ils donné ? Le *Dictionnaire de Théologie Catholique*⁴ répond : « Le plaisir naturel qui accompagne le fait de manger et de boire est destiné à nous faire aimer et désirer ces activités légitimes et à nous faire aimer une opération (celle de manger) qui sans cela nous répugnerait ».

Le *Dictionnaire* ajoute « Jouir d'un certain plaisir lorsque l'on mange à sa faim et boit à sa soif n'est pas interdit, mais la recherche pour lui-même du plaisir, voilà ce qui est considéré comme une faute ». Et la théologie scolastique fait la même analyse pour ce qui est de la sexualité. La vie sexuelle est considérée comme normale et légitime, ne serait-ce que pour permettre l'engendrement et l'auto conservation de l'espèce. Et le plaisir qui accompagne l'activité sexuelle a pour but de « rendre facile une opération qui sans cela répugnerait ». En revanche, la recherche du plaisir pour lui-même, ce qui est le propre de la luxure, est considéré comme un désordre et une faute.

Cette analyse est intéressante à plus d'un titre parce qu'elle établit un lien très net entre plaisir et péché, mais aussi parce qu'elle présente le fait de manger comme étant, en lui-même, « répugnant ». Le plaisir, dans l'acte de manger comme dans l'activité sexuelle, nous est donné pour pallier ce caractère répugnant, voire obscène de l'acte alimentaire et de l'acte sexuel en eux-mêmes. Ceci peut faire sourire, mais est néanmoins tout à fait compréhensible. Il est bien connu que les organes sexuels et la sexualité sont objets de pudeur, comme si la sexualité, en elle-même, était considérée comme quelque peu honteuse. Et, même si cela paraît moins évident, le fait de manger peut susciter aussi une forme de répugnance. L'anorexie et le refus de la viande, en particulier de la viande rouge, sont peut-être significatifs à ce sujet, tout comme cette scène d'un film de Bunuel (*le fantôme de la liberté*) où les cabinets particuliers permettent de s'isoler, non pour les besoins naturels ou pour la sexualité, mais pour 'l'activité alimentaire' elle-même, celle-ci étant considérée comme plus ou moins obscène ou du moins impudique. La nourriture pourrait même être ressentie comme une forme de souillure.

Pour beaucoup, et en particulier pour les ascètes et les mystiques, manger, même le strict nécessaire, ne se fait pas sans quelque serrement de cœur. Et c'est pourquoi, tout comme Saint Paul (1 Cor. 15, 50) et Saint Thomas d'Aquin (*Somme Théologique*, Supp.

⁴ Article 'gourmandise'

q. 81, a. 4), ils voient le Royaume qui leur est promis comme un monde où il ne sera plus nécessaire de manger même le fruit de l'arbre de vie dont Adam et Ève se nourrissaient au paradis terrestre⁵.

Nourriture, souillure et tabou

On peut s'interroger sur les causes de cette association entre les aliments et l'idée de souillure. Il y a certainement plusieurs facteurs :

- la répugnance vis-à-vis de l'abattage des animaux
- le lien entre la nourriture et le sang, symbole à la fois de vie et d'impureté
- l'absorption de la nourriture qui se fait par un orifice communiquant avec l'intérieur du corps et ses viscères ; la fonction digestive qui est une forme de mélange et de malaxation ; le fait que l'absorption de nourriture soit suivie de défécation.

- le fait que la nourriture soit un objet de désir et de convoitise, ce qui suffit pour qu'elle soit conçue comme un interdit et un tabou. En effet, dès qu'il y a désir, il y a aussi un tabou qui fait obstacle à ce désir, le tabou étant précisément un interdit vis-à-vis duquel, comme le dit Freud⁶, « l'inconscient a une forte inclination ».

En fait, dans beaucoup de cultures, les aliments sont au carrefour du sacré, du tabou et de la souillure. Le récit biblique de Genèse 2,3 le montre clairement. Ce n'est pas un hasard que ce soit un aliment (le fruit de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal) qui soit présenté comme le premier tabou. De fait, ce fruit représente tout à la fois

- le sacré : en effet, ce fruit représente ce qui est le propre de Dieu, à savoir la connaissance du bien et aussi du mal ; il représente aussi la puissance que Dieu a de susciter le bien (les bénédictions) et le mal (les malédictions).

- ce fruit fait l'objet d'un interdit et d'un tabou : il est interdit d'en manger sous peine de mort.

- enfin, ce fruit est le mode selon lequel est introduite dans l'humanité la souillure du péché originel.

⁵ cf. Carla Casagrande et Sylvana Vecchio, *Histoire des péchés capitaux au Moyen-Âge*, Aubier 2003, p. 203.

⁶ S. Freud, *Totem et tabou*, Payot 1977.

Ainsi ce fruit est vu comme une sorte de potion magique⁷, et même divine, qui peut se transformer en poison si l'on transgresse certains interdits. Il est tabou parce qu'il est à la fois sacré et souillant.

Le tabou est une prohibition, ou du moins une réglementation, qui porte sur quelque chose de sacré. La violation d'un tabou est supposée entraîner une impureté personnelle, une calamité naturelle ou un malheur social⁸. Ce qui est tabou à la fois suscite le désir (et aussi la convoitise et la concupiscence) et est ressenti comme interdit. Il relève à la fois du *fascinans* (ce qui attire et fascine) et du *tremendum* (ce qui inquiète et suscite l'effroi). Et de fait, la gourmandise (tout comme d'ailleurs la luxure) est souvent le désir de ce qui vous est interdit ou de ce qui est ressenti, à tort ou à raison, comme pouvant faire du mal.

Et aujourd'hui comme hier, la nourriture est ressentie comme relevant du sacré, du tabou et du souillant. Du sacré⁹ parce que la nourriture est considérée comme le premier des dons des dieux, de la Providence, de la nature ; du tabou, parce que l'alimentation, après avoir été réglementée par le religieux, l'est maintenant par l'écolo-diététique (qui a d'ailleurs bien des traits religieux) ; et du souillant parce que la nourriture est ce qui fait grossir, ce qui rend malade et ce qui suscite le péché le plus banal, à savoir la gourmandise.

On peut s'étonner que trois des péchés capitaux, la gourmandise, la luxure et la paresse constituent des interdits portant sur des activités qui sont pourtant tout à fait naturelles et même indispensables à la vie : manger, engendrer et se reposer. On comprendrait davantage que les péchés capitaux portent sur des attitudes nuisibles. Mais il faut aussi remarquer que ces activités naturelles relèvent du domaine du sacré. En effet, manger, copuler, engendrer, et même se reposer, c'est recevoir de manière

⁷ Ce fruit détient la clé de l'aptitude à la connaissance, et aussi celle de la puissance sexuelle et de l'aptitude à engendrer ; il détient aussi la clé du pouvoir même de Dieu.

⁸ Cf Jean Cazeneuve, *Les rites et la condition humaine*, PUF 1958, p 37-38 et p 51. On retrouve cette association paradoxale entre le sacré et le souillant même dans l'orbite du Judaïsme et du Christianisme. Ainsi, pour le Judaïsme, un livre appartenant au Canon des Saintes Ecritures est à la fois sacré et souillant (et c'est pour cela que l'on fait la lecture de ce livre grâce à un stylet pour ne pas le toucher). De même, pour le Catholicisme populaire, le fait de consommer l'hostie eucharistique sans s'être soumis au préalable aux rituels de purification exigés (jeûne, confession des péchés) a été longtemps considéré comme un péché mortel (une forme de souillure) conduisant en enfer.

⁹ Cf. le nombre d'aliments qui comme 'le Caprice des dieux' fricote avec le sacré et le religieux ; cf. aussi le fait que le rite religieux le plus sacré, l'eucharistie, est un repas.

mystérieuse et quasi surnaturelle une force qui ne peut venir que du *mana*¹⁰ de la Nature et de ses fruits qui régénèrent, guérissent et favorisent la sexualité ou aussi des dieux ou de Dieu lui-même. D'ailleurs les dieux, eux aussi, mangent, engendrent et se reposent¹¹. C'est pourquoi la nourriture, la sexualité et même le repos (cf. le jour du shabbat) relèvent de la sphère du sacré, du tabou et des rituels religieux. Et, de fait, dans le Judaïsme, les règles de l'alimentation kascher définissent les aliments qui peuvent être consommés ; la circoncision et autres règles de pureté réglementent la vie sexuelle ; et enfin les prescriptions relatives au shabbat font du repos une forme de rituel.

Ainsi la gourmandise, la luxure et la paresse constituent des détournements et des défigurations de trois activités (l'alimentation, la sexualité et le repos) qui constituent des fonctions naturelles ayant toutes trois à voir avec le sacré et donc les tabous.

Les prescriptions alimentaires du Judaïsme

On s'est beaucoup interrogé sur la raison d'être des prescriptions relatives à l'alimentation kascher du Judaïsme. Exégètes et psychanalystes ont voulu montrer que les animaux autorisés à la consommation étaient les animaux totem des Hébreux (le taureau et le bélier en particulier) avant l'introduction du Judaïsme et que les animaux interdits étaient ceux qui faisaient l'objet d'un culte idolâtrique de la part des peuples païens dont le peuple d'Israël voulait se différencier¹². Mais cette explication ne suffit pas à rendre compte du caractère très aléatoire et arbitraire des prescriptions du Judaïsme.

En fait, pour le Judaïsme, le fait même de s'alimenter est peut-être ressenti comme relevant de l'impureté et le fait que l'homme soit naturellement omnivore accroît cette impression. « En Hébreu, manger se dit *A'Hol*, ce qui signifie textuellement 'unité/totalité'. Manger consiste à ramener la totalité à l'unité. Cela ressemble au mot français 'assimiler' qui signifie étymologiquement 'rendre semblable à soi'. C'est donc

¹⁰ *Mana* : puissance considérée comme surnaturelle, interne à un être vivant (plante, animal, humain) et qui lui donne un rayonnement et une influence soit bénéfique, soit maléfique, considérée souvent comme plus ou moins magique.

¹¹ Dans le Judaïsme, Dieu apprécie les sacrifices de bonne odeur, Il prête main forte pour rendre fécondes les femmes stériles ou vierges, il fait du septième jour de la création le jour de Son repos.

¹² Cf. D. Zaoui, 'Une interprétation psychanalytique des interdits alimentaires bibliques', *Topique 1991*, cité par Gisèle Harrus Révidy, *Psychanalyse de la gourmandise*, Petite Bibliothèque Payot, 2003, p. 61.

un acte qui consiste à s'assimiler le végétal ou l'animal, à transformer du non humain en humain »¹³.

De plus, manger et ingurgiter pêle-mêle des aliments conduit à une différenciation de ces aliments, c'est-à-dire à un mélange et à un *tohu-bohu*. C'est mettre du *tohu-bohu* en soi. C'est aussi mélanger des créatures (animales ou végétales) appartenant à des espèces différentes, ce qui est ressenti par le Juif comme une forme de profanation du dessein de Dieu. En effet, pour le Judaïsme, le dessein de Dieu est d'extirper un monde ordonné et différencié hors du *tohu bohu* primordial¹⁴ et de s'opposer à de possibles réémergences de ce *tohu bohu* dans le monde. C'est pourquoi le texte biblique relatant la geste créatrice de Dieu précise que, pour éviter tout retour à l'indifférenciation de ce *tohu bohu*, Dieu a créé chaque espèce végétale et animale « selon son espèce » (cf. Genèse 1, 24-25). Cette précision prohibe tout espèce de mélange.

Certes le christianisme n'a pas repris les prescriptions rituelles du judaïsme en matière d'alimentation. Jésus a même dit clairement, au grand scandale des pharisiens auxquels il s'adressait : « Ecoutez et comprenez, ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui profane l'homme » (Mat. 15,11). Mais cette réhabilitation de l'activité alimentaire en tant que telle a fait long feu. Très vite, le christianisme a remplacé les prescriptions alimentaires (et aussi sexuelles) du Judaïsme par la règle du jeûne, c'est-à-dire de l'abstinence de toute nourriture et, en particulier, de la nourriture carnée (celle-ci étant considérée comme la plus riche et aussi la plus sanguinaire).

Le jeûne, pourquoi ?

La prescription du jeûne est en effet une manière radicale de condamner non seulement la gourmandise, mais aussi l'activité alimentaire en tant que telle.

¹³ Josy Eisenberg, Armand Abécassis, *A Bible ouverte*, Tome 1, Albin Michel 1978, cité par Gisèle Harrus-Revidi, *Psychanalyse de la gourmandise*, Petite Bibliothèque Payot 2003, p.25.

¹⁴ Pour le Judaïsme et pour l'ensemble de la Bible, Nouveau Testament compris, Dieu n'a pas créé le monde *ex nihilo* ; Il l'a créé en l'extirpant d'un *tohu bohu* (d'un chaos) primordial qui 'existait' avant le commencement de la création du monde. Cf. Alain Houziaux, *Le tohu bohu, le serpent et le bon Dieu*, Presses de la Renaissance 1998 ; et aussi notre contribution 'Si Dieu est bon, pourquoi le mal ?' à l'ouvrage collectif *Y a-t-il un salut pour les salauds ?* (dir. Alain Houziaux) Les empêcheurs de penser en rond, 2007.

Pour les ascètes du début de l'ère chrétienne, jeûner, c'était se faire un corps maigre, un corps évidé, quasiment décorporé et céleste, prêt à devenir le corps glorieux, purement spirituel qui était promis pour la vie céleste à venir. Refuser la chair et le corps, c'était, dès ici-bas, anticiper la vie angélique. « Rien, disait Tertullien, ne plaît plus à Dieu que la maigreur du corps. Plus il sera desséché, moins il sera soumis à la décomposition du tombeau, et plus il sera prêt pour la résurrection ». Et Saint Antoine¹⁵ ajoutait « Le corps extrêmement purifié a déjà reçu une part du corps spirituel que nous devons recevoir à la résurrection des justes ».

Réfléchir sur les motivations du jeûne, c'est également tenter de comprendre l'anorexie. Celle-ci est peut-être une forme de jeûne involontaire et débarrassé de ses motivations religieuses. Et de fait, il y a sans doute des soubassements communs entre le refus de s'alimenter des mystiques, des moines et des religieux en général et l'impossibilité de s'alimenter de l'anorexique. La limite entre l'anorexie et le jeûne volontaire est quelquefois difficile à faire. Bien des femmes mystiques, aussi bien au Moyen-Âge¹⁶ qu'aujourd'hui¹⁷ étaient peut-être des anorexiques¹⁸.

Tout ceci montre bien que la condamnation de la gourmandise (au sens premier de ce mot) est en fait sous-tendue par une forme de réticence vis-à-vis de l'activité alimentaire en tant que telle. Et cette réticence est sans doute présente dans les zones les plus profondes de l'inconscient de l'homme. Les névroses des anorexiques et des ascètes ne font qu'exprimer, sur un mode pathologique, une donnée constitutive de l'être humain. Et la religion, avec ses prescriptions alimentaires et ses incitations au jeûne, ne fait que rendre compte de cette donnée.

Les orgies sacrées, pourquoi ?

Pourtant, dans la plupart des cultures et des religions primitives, il y avait aussi des orgies de nature religieuse¹⁹ au cours desquelles les tabous et les interdits pouvaient être transgressés. La gourmandise, dans son sens premier de glotonnerie et d'ivrognerie,

¹⁵ Antoine le Grand 251-356 considéré comme le père des ermites, cf. Saint Antoine, *Lettres I*

¹⁶ Cf. Catherine de Sienne, morte en 1380, Catherine de Gênes, morte en 1510.

¹⁷ Cf. Simone Weil, Marthe Robin.

¹⁸ Ce qui tendrait à le prouver, c'est que bien des mystiques, tout comme les anorexiques, cessent souvent d'avoir des règles et perdent le goût non seulement de la nourriture, mais aussi de la sexualité.

¹⁹ 'Orgies' : fêtes solennelles en l'honneur de Dionysos à Athènes et de Bacchus à Rome.

devenait alors la règle. Il semble d'ailleurs que ces extravagances alimentaires continuaient à exister à l'époque de saint Paul, en particulier dans les communautés chrétiennes d'origine païenne qu'il avait fondées (cf. 1 Cor. 11, 17-22 ; Jude 12, ; 2 Pierre 2,13).

Pourquoi ces orgies? Leurs mobiles sont-ils très différents des motivations, conscientes ou inconscientes, qui poussent à la gourmandise, au sens premier du terme ?

- Pour expliquer les orgies, il faut d'abord se rappeler que la nourriture a à voir avec le sacré et le '*mana*' , c'est-à-dire la puissance surnaturelle. En général, il faut se tenir à l'écart de ce sacré et c'est ce qui explique les tabous et les interdits. Mais il est aussi possible, exceptionnellement, d'enfreindre ces tabous pour bénéficier d'une force extraordinaire, pour conjurer le malheur, affronter une guerre difficile etc.²⁰. Les orgies étaient alors conçues comme des moments d'exceptionnelle communion et de commensalité avec les dieux.

- Autre explication : dans la plupart des cultures et des religions (y compris dans le Judaïsme), il importait, à l'époque du Nouvel An par exemple, de commémorer et de réitérer symboliquement la geste créatrice des dieux qui avaient créé le monde à partir du *tohu bohu* : il était prescrit de reproduire, par des moyens ayant valeur symbolique, le fait que le monde avait surgi du *tohu bohu* et du chaos. C'est ce qui explique que, lors de ces fêtes commémoratives, on faisait resurgir le *tohu bohu* primordial par la gourmandise omnivore et par la ruptures des rituels et tabous portant sur les animaux impurs et sur la prescription des mélanges. Les orgies, qui étaient un moment de chaos, faisaient donc partie du rituel. Et lors des fêtes et des orgies, les prêtres et les ancêtres (représentés sous la forme de masques) donnaient leur patronage à ce carnaval orgiaque.

- Sur un autre mode encore, les repas excessifs relèvent aussi de la nostalgie du paradis perdu (où, selon Genèse 2, en dehors du fruit de la connaissance, tous les fruits étaient disponibles, à portée de main) et aussi d'une anticipation du banquet du Royaume de Dieu, puisque, dans ce Royaume, selon les écoles, on n'avait plus besoin de se nourrir ou, au contraire, on banquetait sans fin²¹.

²⁰ C'est pour cette raison que l'inceste pouvait être pratiqué rituellement chez les Esquimaux, certains Malgaches parce qu'il était censé donner une puissance surnaturelle. Cf. Jean Cazeneuve, op. cit. p. 223

²¹ cf. Mat. 8,11 ; Mat. 26,29 ; Luc 14,15 ; Apoc. 19,9.

Tout ceci, au moins au niveau de l'inconscient, reste d'actualité. La gourmandise (au premier sens de ce terme) et les ripailles d'aujourd'hui sont bien sûr tout autres que les orgies plus ou moins sacrées des anciens temps. Mais elles ont en commun d'être une transgression et un renversement des règles et convenances, un retour à une forme de tohu bohu primitif et une revanche par rapport à la misère du quotidien.

La gourmandise dans son sens actuel

Nous voudrions maintenant pour conclure ajouter quelques mots sur la gourmandise au sens actuel.

La gourmandise, selon le *Dictionnaire de Théologie Catholique* est la volupté et le plaisir de manger sans avoir besoin de manger. Et c'est en ceci que la gourmandise se différencie clairement de la faim. Saint Thomas d'Aquin écrit : « Il y a deux espèces d'appétit : l'un est l'appétit naturel... où il n'y a ni vertu, ni vice... ; mais il y a un autre appétit, l'appétit sensible, et c'est dans la convoitise de cet appétit que consiste le vice de gourmandise »²². Ainsi la gourmandise (tout comme d'ailleurs la luxure et la paresse) est la recherche d'un plaisir et d'une volupté physique sans qu'on y soit poussé par un besoin physiologique et naturel.

Cette distinction entre *besoin* et *plaisir* paraît claire. Et pourtant elle peut poser problème : peut-on devenir 'accro' du plaisir ? Peut-on avoir *besoin* de plaisir ? La recherche du plaisir peut-elle devenir une addiction et un besoin ?

Certes, la gourmandise peut devenir une addiction (on peut devenir dépendant du chocolat, du Bordeaux...), mais l'addiction prend alors le pas sur le plaisir et finit par détruire ou du moins gangrener le plaisir. La gourmandise cesse alors d'être une gourmandise. Pour que la gourmandise soit vécue comme un vrai plaisir, il est indispensable qu'elle ne soit pas ressentie comme un esclavage.

Ainsi, il faut définir la gourmandise comme un désir (qui n'est en rien un besoin naturel ou une addiction) du 'plaisir pour le plaisir'. Et c'est justement la raison pour laquelle elle a été réprouvée par les moralistes et les théologiens.

²² Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique* ; La Tempérance II a, II ae, questions 141-144, Desclée 1968.

Mais rassurons-nous, le fait qu'il y ait 'interdit' ne gâche en rien la gourmandise ! Bien au contraire ! De fait, il est constitutif de la gourmandise d'être le désir d'un plaisir ressenti comme interdit. D'où vient ce sentiment? Il est peut-être enraciné dans la toute première enfance. Pour le petit enfant, la mère est bien sûr celle qui donne à manger (en français, tout au moins, 'miam miam' consonne avec 'maman'), mais elle est aussi celle qui interdit de manger ce qu'on aurait envie de manger et qui pourrait susciter du plaisir. Ainsi l'enfant, dès son plus jeune âge, inscrit en lui-même la gourmandise comme un plaisir interdit.

En fait, il y a un parallèle très net entre le rôle de la mère (et peut-être ensuite, plus tard, du père) et celui de Dieu le Père pour ses enfants Adam et Ève, alors qu'ils étaient dans le jardin d'Eden, en situation d'enfance. Dieu dit : Vous pouvez, et même peut-être vous devez manger de ceci (à savoir les fruits de tous les arbres du jardin sauf un), mais vous ne devez pas manger de cela (le fruit de l'Arbre de la connaissance, agréable à voir et suscitant le désir), sinon vous mourrez. Ainsi le fruit de l'arbre que l'on a envie de manger est justement, comme par hasard, celui qui est interdit et qui est censé vous faire du mal.

Ainsi, dans la gourmandise, ce qui suscite le désir et qui, imagine t'on, vous procurera du plaisir, est associée à une interdiction : cela vous fera du mal. C'est parce que la gourmandise est le désir d'un plaisir interdit que les nourritures gourmandes relèvent du 'tabou' : elles sont à la fois objet d'attraction et de répulsion. De fait, la gourmandise est toujours associée à l'idée d'une menace et d'un dommage : prendre le risque de grossir, d'être indisposé le lendemain etc. Et c'est pourquoi, céder à la gourmandise est toujours plus ou moins vécu sur le mode du 'et puis zut !', 'Tant pis si cela me fait du mal', 'Je commencerai mon régime seulement demain' etc²³.

Et ce qu'il faut ajouter, c'est que ce sentiment de transgresser un interdit augmente la jouissance de la gourmandise. Le fait de reprendre du chocolat, alors qu'on n'y a pas droit' augmente la jouissance. La jouissance se vit d'abord dans le péché et dans la transgression des interdits.

La gourmandise comme jouissance

²³ La luxure, elle aussi, est vécue sur le mode du 'Tant pis pour les conséquences' (on se souvient de l'air bien connu 'Et l'on s'en fout d'attraper la vérole pourvu qu'on tire un coup') ; et la paresse également ('Tant pis, je fais la grasse matinée, même si le travail à faire s'accumule').

De fait, la gourmandise est certes de l'ordre du plaisir, mais elle relève plus encore de la jouissance.

Il faut distinguer le plaisir de la jouissance. La jouissance est plus complexe que le plaisir. Dans la jouissance « se mêlent à la satisfaction l'attente, la frustration, la perte, la culpabilité, le plaisir et même la douleur²⁴ ». De plus, la satisfaction que procure la jouissance relève pour une part du symbolique et du sens. D'ailleurs, Lacan traduit 'jouissance' par 'j'ouis (du verbe ouïr)- sens' . Et de fait, le plaisir de la gourmandise relève aussi du sens : la gourmandise est vécue sur le mode de la compensation (on se 'gâte' pour compenser), de la régression (la gourmandise est un plaisir d'enfant et qui rappelle l'enfance) et aussi d'une forme d'égoïsme consenti et quelque peu coupable.

Tout ceci explique que la nourriture et la gourmandise procurent non seulement du plaisir au niveau des cinq sens (le goût, la vue, l'odorat, le toucher, et quelquefois même l'ouïe), mais aussi de la jouissance dans le champ du sens, même si celui-ci reste inconscient.

Ce qui caractérise la jouissance, c'est qu'elle relève non seulement du plaisir, mais aussi d'une forme de savoir. D'ailleurs, on dit qu'être gourmand, c'est 'savoir manger', 'savoir prendre du plaisir'.

Ce 'savoir' concerne plusieurs champs.

- savoir manger , c'est savoir ce que l'on mange et ce que l'on boit et aussi savoir comment cela a été cuisiné. Savoir que l'on boit un Château Yquem est une véritable jouissance en soi

- savoir, c'est aussi savoir que l'on transgresse un interdit. De même que l'on dit 'C'est si bon que ç'en est presque un péché' on pourrait dire aussi 'C'est parce que je sais que c'est une transgression que cela devient si bon ».

- savoir, c'est aussi sublimer²⁵ le plaisir que l'on éprouve à consommer un aliment en une jouissance plus émotionnelle qui est de l'ordre du sens, du symbolique, de la mémoire, bref du savoir. Ainsi la madeleine que le narrateur de *Du Côté de chez Swann*

²⁴ Roland Chemana et Bernard Vandermersch, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse 2005, p. 204, article 'jouissance'.

²⁵ Il y a sublimation lorsque la libido qui était investie à un niveau qui peut faire l'objet d'une forme de réprobation (la libido pour les aliments, pour la sexualité) cesse de s'investir à ce niveau pour s'investir à un niveau jugé plus élevé et plus acceptable socialement (création artistique, spiritualité religieuse etc.).

vient par hasard de manger fait remonter et palpiter au fond de lui l'image et le souvenir visuel des dimanches matin du Combray de son enfance.

La gourmandise une affaire non seulement de désir et de plaisir, mais aussi de savoir et de langue.

Et la langue n'est pas seulement celle qui goute, mais aussi celle qui parle, s'extasie, décrit et commente. Il est significatif que le verbe 'savoir' soit venu en 980 de *saveir* (issu lui-même du latin *sapere*) qui, au sens propre, signifiait 'avoir de la saveur' (cf. le français 'sapide') et au sens figuré 'avoir du goût, sentir, comprendre, connaître, avoir du jugement'²⁶.

Nous concluons par ces mots.

La gourmandise, en tant que besoin excessif d'avaler de la nourriture, a à voir avec les peurs les plus profondes de l'homme : celles de perdre la vie, de perdre les dieux et de perdre la jouissance de la vie.

La gourmandise a sans doute à voir avec la peur de perdre le sein de la mère, et peut-être aussi sur un autre plan, avec la quête de l'interdit du Père qui interdit la jouissance du sein de la mère.

Enfin, la gourmandise a sans doute à voir avec la quête d'immortalité, la vie éternelle (ou la mort éternelle, car en fait c'est tout un) permettant de ne plus avoir faim et d'être rassasié à tout jamais.

Alain Houziaux²⁷

²⁶ Cf. Gisèle Harrus-Revidi, op.cit. p. 40

²⁷ Docteur en philosophie, Docteur en théologie, auteur de *Dix questions simples sur la vie* et de *Dix questions simples sur Dieu et la religion*, parus en 'Poche' chez Albin Michel, 2007.